

**DISPARAÎTRE**  
extraits

suivi de  
**LA DICTÉE DES VENTS**

Denise Desautels

## DISPARAÎTRE\*

\*Il s'agit des deux derniers chapitres d'un livre, qui en comptera onze, à paraître aux éditions L'herbe qui tremble (Billère, France) et aux Éditions du Noroît (Montréal), en septembre 2021. Mon texte y sera accompagné de photographies des onze œuvres de l'artiste Sylvie Cotton, qui lui ont permis d'exister.

## OSSATURE SEULE

*Je suis ici, je suis debout. Dans un corps impossible à éteindre.*  
Monique Deland

*Peut-être sait-on que quelquefois on a besoin de se soigner d'être soi.*  
Véronique Daine

La femme qui marche – revenante ajourée possédée.

Tu me l'offres. Je la prends.  
Tu dis *armure mécanique protection attelage*.  
Ce qui reste d'elle.  
Son corps à tout rompre  
sa vie sa folie son feu son poids de tombes.  
Un don dans mes pas.

Or pour ce long aujourd'hui nulle possibilité d'étreinte.

Nous perdons tout. Nous avons tout perdu.  
Nos cœurs comme des bêtes.  
Du premier au dernier.  
Et comme toi je me défends  
contre l'odeur le cirque l'oblique  
du vieillir humain.

Voilà. J'avance. Ossature seule.

Prunelles au-dessus – prendre soin avec casque et cuirasse.

Car les hautes larmes de nouveau affluent.  
Devant l'ancienne enfant  
on ne retient que le socle et la sellette.  
Le dernier cœur  
le tien  
le mien  
ou tout autre  
qui le bercera.

On ne voit plus qu'une proie  
ne sent plus que braise  
un mince vivre  
sous les côtes.

Ne plus s'abandonner à disparaître.  
À un mètre de moi la solitude.  
À un mètre l'ample vertige.

Nos bras en deuil. D'autres bras.

Autopsier.  
Jusqu'au fin fond les restes  
illuminés de l'intérieur.  
Petits squelettes debout  
petits mondes en nous de fougue et de fièvre  
et parois vieillissantes.  
Fantômes clos que nous  
sommes qui s'enflamment.

Autopsier.  
Au fin fond toujours le poids des heurts  
pendant qu'on s'enferme  
s'entend exemplaire tel écho encastré.  
Un homme – il dit je suis l'agressé  
celui – bourreau hagard évaporé  
celui – revenant  
incessamment fauve.

Déportée je reviens – corridor qu'on déplace.

Car ici se profile espérée  
longuement  
une langue sans leurre.  
Écrin de pierres fluides.

Imaginons des trèfles en enfilade  
des ongles trapézistes et des couronnes  
qui disent le marbre te sied bien qui disent  
reste ici secourue  
entre nos muscles. Nous  
soulèverons tout ce déclin que tu portes.  
Ta mémoire visible  
sa broderie botanique  
la science animée de ton corps.

Finalement ombrage de paille.  
Te dis viens. Approche. Déplace-moi avec délicatesse.

Par intermittence – entre deux affairments.  
Du toc par nécessité.  
De la méthode.  
Où en suis-je avec le paon.  
La peur.

Réfugiée dans un antre – *depuis quel ordre,  
à quel ordre, en quel ordre, au nom de quel  
désordre parle la vie?*

Je me décris  
je m'allège – dérivante  
pelleteuse de morts et de rêves.  
Loin  
si loin  
de n'importe quelle bienveillance.

Mais encore là – presque entière à l'aube  
sursis où je respire.



Te dis je suis porte qui bée.  
En accéléré d'un côté comme de l'autre  
sans possibilité d'effacement – vide  
nerfs et neurones banalisés.

Armure mécanique protection attelage  
ne suffisent plus.  
Te dis je suis monde et gouffre.

Et voici que s'avance – passé qui roule  
une splendide avalanche de bouches  
qu'on a aimées qu'on a perdues qu'on n'aime plus  
encore un peu peut-être  
qu'on se souvient avoir aimées  
qu'on sent  
qui nous tuent.

Treillis.  
Des bouches le traversent.

Sous l'ossature l'illumination.  
Cœurs – quelque part  
comme va-et-vient  
d'étincelles.  
Trop de questions dans un cercle  
de raisons de battements.

Ça fait quoi et pourquoi  
cette vague d'improvisations d'oiseaux.  
Est-ce joie  
propositions apeurées de joie.

Braises encore néanmoins  
ces bruits  
de baiser  
de bêtes  
qui soignent.

Entre les tombes bercée je creuse je m'enfouis.

## NOTRE MAISON PLEURE

*Je suis ce qui sans cesse pense à la mort*  
Ingeborg Bachmann

*un jour, vous verrez, nous serons forcés de nous humaniser,  
nous n'aurons plus d'autre choix*  
Marie-Claire Blais

Ta voix pour la fin. Une fois de plus.  
Tu dis *la maison rouge tout ouverte mais sans porte*.  
Dedans dehors c'est pareil.

Le monde à sa portée – encore  
et cependant ne l'est plus.  
Un désert universel et  
sa mélancolie  
versés dans un même lit.  
Tout petit. Qui tremble.

Soudain  
nous apparaissions  
nous et le saule  
le grand saule.  
Comme un vent pénétrant.

Je dis – et c'est un ahurissement  
nous ne serons jamais plus grégaires.

D'où nous viendra la clarté.  
Qui nous sauvegardera nous vengera.

J'énumère nos possessions  
armoires cahiers lexiques  
buissons ronces refus pardons  
tisons en héritage  
et cependant chambres et continents inondés  
et ce que dans l'histoire on nomme  
c'est selon amour ou dévoration.

Faire barrage  
border les enfants et les mères inconsolables.  
*Proserpina! Proserpina!*  
*Come home to mother, come home to mama now.*

Revenir. Retenir.  
Ouvrir grand la maison verrouillée.  
Sans porte.

Même semblant vacante et sans cloison  
tout s'y est accumulé.  
Vous y êtes – vous  
éboulis d'éclats  
nos disparus nos entêtés.

Et nous y sommes  
animées hantées  
de l'autre côté de cette vitrine ouverte  
partout vous sentant  
vous humant vous absorbant.  
Le temps et son actualité s'y prêtent si bien.  
Tellement.

Nous sommes euphoriques  
nous virevoltons  
dans cette maison vaste et vide  
lourde d'ex-vivants.  
Poreux. Plus qu'avant.

La voilà qui coule pleurant  
nous attire et nous emporte.  
Et nous voilà qui remontons  
et nous envolons  
haut.

*Voir de ses propres yeux*  
ce qu'il advient  
après  
après tout  
dans les corps la chair les rêves  
cette masse de cerveaux éteints  
mais insoumis mais vifs  
ravivés par les nôtres.

Voir.  
Ce que nous sommes devenus vous nous  
nos espoirs emmêlés à la cendre.  
La caressant.

C'est profond une fosse.

Nous y pénétrons nombreuses  
comme si nous étions seule à seule  
– or vous y êtes  
entre maison et mausolée  
ivres rêveuses  
murmurant *mama*.

Notre première témoin espionne furie *mama*.

L'étoffe humaine *mama* – la sens-tu  
déclare forfait rampe malade  
petit à petit s'effrange  
devient charpie  
vaste vacuité.

Après. Qu'un parfum  
de fièvres  
par milliers empaillées.



Tout déchiffrer.

Une fois tu m'as offert ton crâne  
et une flopée de notes obsédantes.  
Des phalanges mêlées à l'eau bleue  
ont coulé  
retenu vivace  
l'emprise des paupières.

Nos morts sanglotent en nous et  
l'histoire du monde en eux  
– réservoir illimité.  
Forcément inadéquats  
son tronc sa terreur ses pestes ses océans  
sanglotent.

C'est brutal la fin.  
Disparaître.  
*Je pleure car l'éphémère n'est pas une nouvelle.*

Sans porte ni fenêtre.  
La maison sa tyrannie ses fondations  
– pilotis liquides enracinés.

Comme on le dit des lois et des droits du cœur.  
*Come home to mother, come home to mama now.*

Nous ferons enceinte autour d'elle.  
Camperons dans sa crypte  
heureuses – sang soif et siècle confondus.  
Car il s'agit bien de ça d'eux  
nos disparus et tous les autres  
harnachés à nos dos.  
Joie et miracle de ce qui fut. Qui dure.  
Et deviendront d'emblée manteau  
la cendre et les confettis.  
Nécropole où ce sera chaud où ce sera amoureux.

Mais sans visage ni horizon encore.

## NOTES

### OSSATURE SEULE

À partir de *Sans titre*, œuvre de Sylvie Cotton, 2010, encre sur papier, 40,6 x 30,4 cm. Propriété de l'artiste.

Extraits en italique :

Courriel de Sylvie Cotton;

*Notre corps qui êtes en mots*, poésie, Anne Malaprade, éditions isabelle sauvage, 2016.

### NOTRE MAISON PLEURE

À partir de *Maison qui pleure*, œuvre de Sylvie Cotton, 1999, encre sur papier, 30,4 x 23,5 cm. Propriété de l'artiste.

Extraits en italique :

*Proserpina*, dernière chanson de Kate McGarrigle;

*Voir de ses propres yeux*, roman, Hélène Giannecchini, La Librairie du XXI<sup>e</sup> Siècle/Éditions du Seuil, 2020;

*Le Peu du monde*, suivi de *Je te salue Jamais*, poésie, Kiki Dimoula, nrf, Poésie/Gallimard, 2010.

## LA DICTÉE DES VENTS\*

\*Ce texte, accompagné d'œuvres originales de l'artiste Danielle Loisel, est paru, en 10 exemplaires numérotés et signés, aux éditions Signum (Paris), à l'automne 2019.

Un ciel coupé en deux en trois  
et l'ombre de ma main soudain  
plus longue  
que son geste.  
Entends-tu le bord  
l'émotion s'éloigner.  
Vaguement oiseaux et continents  
personne ne voudra de nous.  
Aucune pensée pour nous bercer.

o

Mes bras pointés vers la nuit  
j'écris avec des gants  
qui éparpillent tout  
ce qui – déjà  
se défilait.  
Débris  
derrière le marron d'un dur nuage.  
Sauf l'amas de foudre  
et l'égarement de notre joie.

o

Il y a pire  
et la dictée des vents  
barbares serait infinie.  
La pensée seule de cette dictée  
infinie effraie.  
Nos voix saignent devant l'avancée  
des mots que ces vents de rues et de fleuves affolent.  
La souffrance court partout  
chevelure en feu – on aimerait dire en fleurs.

o

Comme si rien n'avait eu lieu  
n'aurait jamais lieu  
ne nous tenait pas à distance.  
Rien – pure impasse  
devant murs et miroirs  
sang bave larmes crachats cris.  
C'est d'une terreur  
ces cendres en spirale  
immobile.

o



Attendre  
– le monde aux aguets  
que la fracture se ressoude.  
Il nous faudrait de l'écho  
la beauté d'une voix – seule.  
Et la rumeur porterait loin  
son couac blessé.  
Les bras tout petits ne savent plus nager  
secourons-les dirait la voix.

o

L'autre et toi et moi et tous.  
Nos yeux et nos peurs ultimes  
comme repères veillent.  
Et pourtant l'os  
le cœur  
et leur stature de continent  
où nichent les ténèbres du non  
flamboyant et de l'arbitraire  
que rien ne clôt.

o

Qu'il y ait quelqu'un au bout.  
Que la tourmente  
des rêves grelottants  
cesse – qu'ils touchent le bord.  
Qu'il y ait – là  
quelque chose  
qui dise accueil.  
Lier les extrêmes – agripper  
marcher vastement vers nous-mêmes.

o

Contre ma tempe  
l'oiseau appuie ferme  
ne sait plus où commence  
la lumière ses formes  
ses cloisons.  
L'oiseau dit souffle  
malgré la souffrance  
des nuits en nous  
fuite et affrontement à la fois.

o

Ta main détrônée regarde l'autre  
occuper sa place.  
Ta main exige  
– mais c'est un secret  
la perpétuation de son nom  
d'insoumise.  
Sa phrase haute  
au-dessus de tous les bûchers.  
C'est tellement noir partout.

o

Et on se demande  
sa fracture à qui l'offrir.  
Surtout rejoindre l'autre  
son ovale de solitude  
ses silences fracassants.  
Tant de lumières nous abandonnent.  
Élevons des murs  
disent-ils tandis que nos larmes  
inondent tous nos livres.